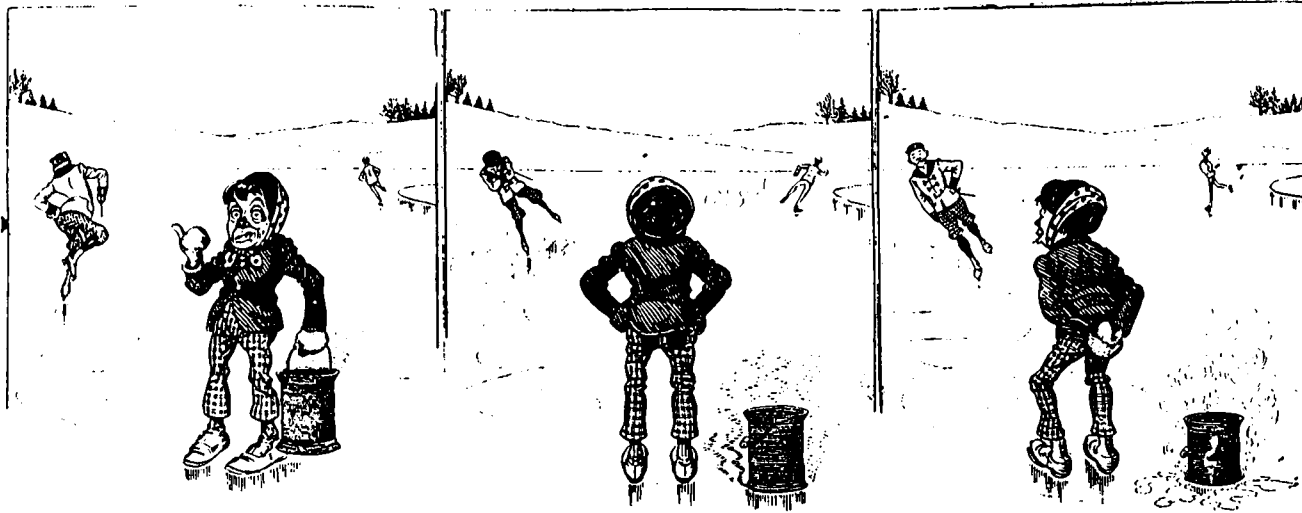


QUAND ON NÉGLIGE SON DEVOIR



I
Bidou était apprenti plombier chez son oncle qui, cet hiver, l'envoya porter un réchaud allumé de l'autre côté de la rivière en lui recommandant de se dépêcher. Mais Bidou aimait beaucoup à voir patiner et...

II
...son attention ayant été attirée par les grâces de plusieurs artistes, il déposa philosophiquement son fourneau, mit ses mains dans ses poches et admira de tous ses yeux.

III
Il admira longtemps. C'était les plus habiles patineurs qu'il eut vus de sa vie ! Bref, il admira si longtemps...

qui dirait, Enfin bref, quand je rouvris les yeux, voilà donc que je trouvais tous mes sauvages prosternés devant mon Mathurin, et criant : " Dahomé ! " tandis que le roi rendait au diable sa vilaine âme de sagoin.

— Et l'on vous proclama roi à sa place ?

— Roi, monsieur. Là-bas, les révolutions ça n'est pas plus compliqué que ça ! — Un roi tout nu, par exemple, sauf vot' respect ; pas longtemps, c'est vrai, vu que j'héritai d'abord du chapeau à plumes et du parasol du défunt.

C'était très rigolo, vous savez d'être roi. A longueur de jour, j'avais autour de moi un tas de moricauds,

Josaphat : on est enlevé comme une plume, et, le temps de passer sa chique de tribord à babord, on est rendu. Dam, tant pis si on manque son coup, rapport aux requins, qui ne vous manqueraient pas, eux, les gredins. Aussi pour les écarter, y sont sur le rivage d'autres féticheux, avec leurs queues de vaches et des sonnettes ; en plus de ça, de temps en temps y font des adorations devant des petits tas de sable, ou qu'y plantent des pipes, et qui sont leurs dieux à eux, censément.

Pour lors, notre fret déchargé et nos arachides à bord, je fus détaché à terre avec le second et un novice, à seule fin de rapporter en échange d'un baril de talia une livraison de poudre d'or pour la pacotille du capitaine.

Débarqués, mes sauvages chargent le baril, et nous expliquent, par signes, de les suivre, vu que la poudre d'or était restée dans leur village, de l'autre côté de la lagune. Nous, naïfs comme Baptiste, nous leur y emboîtons le pas tranquillement. En chemin, nous rencontrons une autre troupe de moricauds, et alors, à un signal, ni vu ni connu je t'embrouille, voilà qu'y nous sautent sur la co'quinte, dix contre un, nous étranglent à la mode de leur pays en nous enfonçant le pouce dans le gosier, — jusque-là, quoi, pas moyen de dire ouf ! — nous ficellent comme des saucissons, et, en route, petits, sur le dos des moricauds !

Au bout d'une heure, nous arrivons à leurs cases, on nous jette à terre sans cérémonie, et nous faisons tous trois nos petites réflexions, qui n'étaient pas couleur de roses, je vous prie de le croire ; nous connaissions cette sale engeance, et notre sort était net comme tripette, là-dessus, il n'y avait pas à se faire des illusions.

Il paraît — j'apprends ça plus tard — que le roi était malade, en train, comme qui dirait de filer son dernier nœud, qu'il ne laissait point d'héritier, et que notre mort, à nous autres blancs, était destinée à lui rendre la santé.

J'en ai bien vu de toutes les couleurs dans mes quarante ans de navigation, mais jamais, monsieur, non jamais, je peux bien vous l'avouer, je n'ai eu une frousse comme dans le moment où nous vîmes défilier en procession les fétiches de ces païens, et le grand bassin d'argent où étaient posés en travers le couteau de justice et le bâton du roi mourant. — C'est que ce bassin (et nous le savions !) sert à rapporter au roi, et à lui présenter dessus, les têtes de ceux qu'il destine à l'insigne honneur d'être immolés pour sa petite satisfaction personnelle.

Sur un signe d'un des envoyés de guerre, on nous charge à nouveau comme des paquets, on nous dépose devant le moribond, et alors — que vous dirai-je ! — on dépouille le novice, on lui scie le cou avec un mauvais couteau ébréché. Y poussait des cris, le malheureux, à faire pleurer une statue ! — Lui expiré, c'est au second, et enfin à vot' serviteur, qui n'en menait pas large, aussi vrai que voilà mon verre et que je bois à vot' santé. — Cric ! — Crac !

Si encore leur satané couteau avait été bien affilé ! — Enfin !... Je fais mon acte de contrition, je recommande mon âme à notre mère sainte Anne, et je ferme les yeux tandis qu'y me mettent nu comme un ver de terre, sauf vot' respect. — La vilaine minute, cré nom ! Je veux bien être un vieux gniaf — comme disait le dragon au siège de Paris — si ce moment-là ne m'est pas compté là-haut pour vingt années de purgatoire et plus !

— Eh bien, alors ?

— Alors ? Vous ne vous imaginerez jamais ce qui arriva. Faut vous dire, d'abord, que dans mon jeune temps, un ancien qui m'avait pris en affection m'avait tracé sur la poitrine un tatouage très compliqué. — Au fait, si vous voulez juger, la vue n'en coûte rien, regardez moi cette image, et dites-vous que sans elle il y a beau temps que la tête à votre ami Mathurin, ici présent, serait pourrie là-bas, bien loin, au bout d'un pieu. — Paraît que ce dessin était le portrait craché d'un animal de ce pays, ou qu'il était fétiche, ou une manière de dieu, comme

occupés à m'éventer et à se prosterner à mes genoux. Ça m'amusait beaucoup dans les commencements, et ce que je me fichais des bosses tout seul, en dedans, non, vous ne vous faites pas une idée de ça. Mais, à la fin des fins, ça me parut fadasse, d'autant que dix-huit mois après mon avènement, je devais ordonner, suivant la tradition, les massacres de la Grande Coutume, pour faire honneur à mon prédécesseur défunt. L'échéance approchait, et cette boucherie, ça me déplaisait. Je songai donc à filer en douceur, — mais comment ? Heureusement que, dans mon embarras, deux de mes sujets ayant eu la bonne idée d'aller marauder dans une factorerie anglaise des environs, y furent reçus à coups de fusils, et estourbis. Ça me fut un beau prétexte pour flanquer une pile mémorable aux Inglishes, et de m'approcher de la côte par la même occasion.

Ecoutez, monsieur, je serais un ingrat si je n'avouais pas que j'ai une veine de pendu, là, vrai, de pendu ! Imaginez donc que le lendemain de la pile, au matin, je me promenais sur le bord de l'Océan, avec mon porte-parasol et tout mon état-major de moricauds, quand, monsieur, quoi que j'aperçois à trois cents brasses de moi ? — Une corvette, une corvette battant le pavillon français !

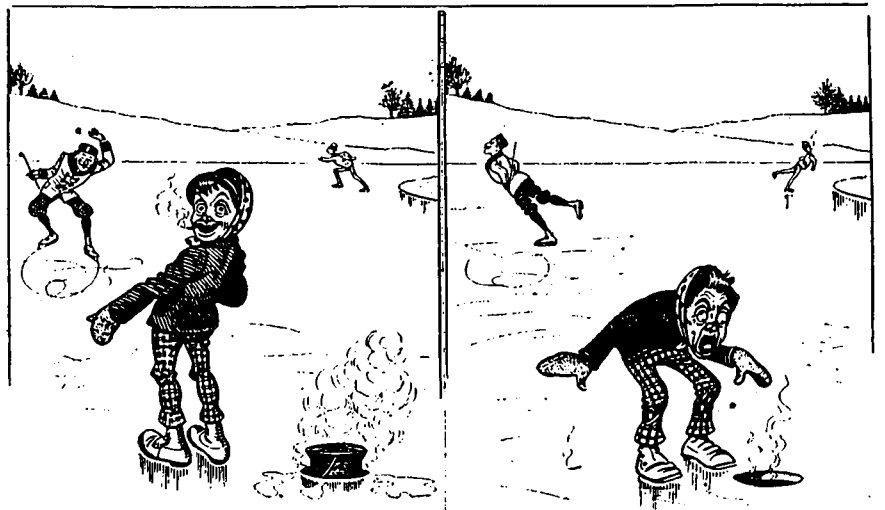
Cré nom ! je vous prie de croire que je ne me fis pas longtemps prier pour prendre mon parti ; la mer était belle exceptionnellement, la barre faible ; — une, deusae ! v'lan, que je détale, et en deux temps et trois mouvements !

Ah ! oui, mais, doucement ; ça ne se passe pas là-bas comme en France, ou qu'on fait des révolutions à la seule fin de flanquer de la pelle au dos à nos souverains ; voilà donc tout mon état-major de grands officiers qui, après une minute de stupeur, se met en devoir d'appuyer une chasse de calibre à mon Mathurin.

Je pique une tête dans l'eau, tous mes salopauds de sujets piquent une tête de même, comme une bande de grenouilles, et hardi-là, Mathurin, on sait nager ou on ne sait pas !

Ça fut dur, et, quoique ça coûte à mon amour-propre d'avouer ça, les moricauds gagnaient sur moi : comme j'arrivais sous l'avant à la corvette, mon porte-parasol, — l'animal ! me soufflait déjà dans le dos ! On connaît son affaire ! — une, deusae, — je me retourne d'un seul temps, et je te lui

QUAND ON NÉGLIGE SON DEVOIR — (Suite et fin)



IV
...que, négligeant complètement son devoir, et son fourneau, il n'eut d'yeux que pour les ronds élégants décrits par un virtuose du patin.

V
Hélas ! Bidou vient d'avoir un éclair de bon sens ! Il se retourne ! Et il constate avec horreur que son réchaud vient de partir pour un monde inconnu. Gare au retour, Bidou !